

INTRODUCTION

BÂTIR LA FRANCE EN AMÉRIQUE

Le retour et la ruine

« Désormais il faut renoncer à tout établissement en Amérique : chaque jour qui nous y éclaire, chaque homme que nous y voyons nous fait sentir combien ce séjour serait insupportable à des Français honnêtes et sensibles, accoutumés à une vie douce¹ ». Ce bilan imprégné d'amertume est tiré par Albert de Lezay-Marnésia en janvier 1792, depuis Philadelphie où il s'apprête à embarquer pour regagner la France en compagnie de son père, Claude-François-Adrien, marquis de Lezay-Marnésia, deux ans après avoir traversé l'Atlantique afin de créer sur les rives d'un affluent de l'Ohio une colonie destinée à l'accueil de Français hostiles à la Révolution. En ce début d'année 1792, la situation des deux hommes est plus que préoccupante : d'un caractère ombrageux, le marquis de Lezay-Marnésia s'est aliéné ses anciens associés et, après avoir englouti la meilleure partie d'une fortune, jadis considérable, dans l'achat de terres dont il n'a jamais pu prendre possession, il se retrouve sans ressources et menacé d'emprisonnement pour dettes. Lezay-Marnésia ne doit d'échapper aux geôles de Philadelphie qu'à l'initiative de son fils qui obtient *in extremis* le secours financier d'une vague connaissance. Coup supplémentaire : les deux hommes apprennent le décès de la fille aînée du marquis, Adrienne de Beauharnais, et ce malheur les confirme dans leur résolution de rentrer chez eux. Au mois de mai 1792, Lezay-Marnésia et son fils retournent dans leur patrie après avoir échoué à la réinventer sur les rives du Scioto.

Et pourtant, leur entreprise de colonisation avait commencé sous des auspices radieux. Se rêvant sous les traits d'un nouveau patriarche, le marquis de Lezay-Marnésia regardait le Territoire du Nord-Ouest comme la terre promise à laquelle il menait vaillamment un peuple vertueux : « Tous les témoignages se réunissent, tous les récits s'accordent et tous assurent que la terre de promesse est celle que nous allons habiter » déclare-t-il durant l'hiver 1790². Au fil des multiples missives qu'il envoie à Jean-Jacques Duval d'Éprémesnil³ – un associé plus circonspect qui, après avoir acheté des terres en Amérique, lui laissa le soin de poser la première pierre de leur établissement – Lezay-Marnésia ne cesse de déplorer les malheurs grandissants de sa patrie et de leur opposer la tranquillité édénique de la région du Scioto, les perspectives d'enrichissement offertes par ce territoire fertile et, surtout, la possibilité d'y créer une société dotée d'un programme politique et d'un fonctionnement social radicalement opposés à ceux qui s'élaboraient en France à la même période.

Comment ce projet grandiose parvint-il à ce dénouement déplorable ? Que nous révèle-t-il de la construction imaginaire de l'Amérique dans l'opinion française au cours de ce dernier tiers du XVIII^e siècle ? En quoi s'inscrit-il dans l'histoire sanglante des revendications de l'espace transappalachien ? Et dans quelle mesure la représentation fantasmée des faits, une démarche compensatoire bâtissant dans les mots une cité utopique qui n'a pu voir le jour dans la réalité, sont-elles mises en œuvre dans les *Lettres*

¹ Lettre d'Albert de Lezay-Marnésia à sa mère, 10 janvier 1792, Philadelphie, citée par É. Bourget-Besnier dans *Une famille française sous la Révolution et l'Empire. La famille de Lezay-Marnésia*, Paris, Chez l'auteur, 1985, p. 52.

² C. F. A. de Lezay-Marnésia, « Extrait d'une lettre de M. de Marnésia, à M. de Beyerlé, conseiller au ci-devant parlement de Nancy », dans *Nouveau prospectus de la Compagnie du Scioto, Avec plusieurs extraits de lettres, écrites du Scioto même*, Paris, De l'imprimeur de Clousier, imprimeur du Roi, 1790, p. 19-20. Ce texte est reproduit dans les annexes, p. ### *infra*.

³ Sur Jean-Jacques Duval d'Éprémesnil, voir p. ### *infra*.

écrites des rives de l'Ohio, ce texte au carrefour des obsessions des Lumières finissantes qui préfigure à bien des égards le discours antiaméricaniste du siècle suivant ?

« On ne parle que du Scioto »

Au début de l'automne 1789, un poète américain nommé Joel Barlow franchit la porte du 162 Rue Neuve des Petits Champs, à Paris, où il vient d'ouvrir un bureau de vente avec son associé, William Playfair. L'évolution récente des événements politiques en France leur permet d'espérer un essor rapide pour la Compagnie du Scioto qu'ils dirigent : les deux hommes mettent en vente trois millions d'acres sur les rives du Scioto, un territoire qu'ils décrivent dans un *Prospectus*⁴ distribué à leurs clients potentiels comme un refuge à l'écart de la tempête politique qui gronde en France, comme l'adresse moderne de l'âge d'or antique et l'espace où fonder des villes promises à des échanges lucratifs avec le reste des États-Unis. « Par une subtile alternance des arguments visant à éveiller la confiance, puis l'appât du gain, puis la peur, le texte sait toucher, juste là où il le faut, des Français déjà amoureux de l'Amérique, prêts à croire à toutes les chimères, et inquiets de l'avenir de leur pays » observe Jocelyne Moreau-Zanelli au sujet du *Prospectus* auquel Barlow et Playfair adjoignent, afin de mieux dissiper les réticences éventuelles des futurs émigrants, la traduction d'une brochure américaine, une carte oubliant de façon opportune de mentionner la présence de tribus amérindiennes et jusqu'à des extraits des *Lettres d'un cultivateur américain* (1787) où Saint-John de Crèvecoeur brosse un tableau idyllique des rives du Scioto⁵. Cette stratégie publicitaire porte rapidement ses fruits : les candidats au départ affluent dans les bureaux de la compagnie.

Résolus à fonder outre-Atlantique une colonie sur le modèle de Clarendon afin d'y goûter l'existence vertueuse et tranquille des héros de *La Nouvelle Héloïse*, les aristocrates se pressent dans la rue Neuve des Petits Champs. Ils y croisent de jeunes bourgeois qui, travaillés par le désir de l'aventure, irrités par une misère grandissante ou préoccupés par l'avenir incertain de la France, s'inscrivent dans la longue lignée des Européens partis tenter leur chance en Amérique. Leurs habits de velours frôlent la soutane d'ecclésiastiques, l'uniforme d'officiers, la veste des fonctionnaires, des marchands et d'un nombre considérable d'artisans qui viennent acheter des terres dans la mesure de leurs moyens. À ces acquéreurs de lots petits et grands s'ajoute un contingent d'ouvriers sous contrat qui vendent leur force de travail aux nouveaux propriétaires en échange d'un salaire et de leur passage vers le Nouveau Monde. La diversité de l'origine géographique de cette foule d'aspirants colons complète leur hétérogénéité sociale : on s'informe au sujet de la colonie du Scioto des quatre coins de France, depuis Périgueux et Rouen, Saumur et Grenoble, de sorte que le quart des achats de terres est réalisé par des provinciaux. Au total, 350 clients se partagent une superficie de 162 294 acres, vendus 6 livres à l'unité. Parmi les acquéreurs, les moins fortunés se contentent de 50 acres tandis que la superficie acquise par les nobles dépasse généralement les 1000 acres et va jusqu'à atteindre le record de 24 000 acres⁶. Le mouvement migratoire en direction des rives du Scioto est donc un phénomène d'une ampleur significative, porté par une publicité convaincante et un bouche à oreille efficaces : « On ne parle que du Scioto »,

⁴ Plusieurs extraits du *Prospectus pour l'établissement sur les rivières d'Ohio et de Scioto en Amérique* (Paris, Prault, 1789) sont reproduits dans les annexes, p. ### *infra*.

⁵ J. Moreau-Zanelli, *Gallipolis : Histoire d'un mirage américain au XVIII^e siècle*, Paris, L'Harmattan, 2000, p. 99. En plus de cet ouvrage, on consultera avec profit sur la Compagnie du Scioto : T. T. Belote, *The Scioto Speculation and the French Settlement at Gallipolis*, New York, Burt Franklin, 1971 [*University Studies*, Series II, Vol. III, n° 3, Cincinnati, University of Cincinnati Press, 1907] ; H. Fouré-Selter, *Gallipolis, Ohio : Histoire de l'établissement de cinq cents Français dans la vallée de l'Ohio à la fin du XVIII^e siècle*, Paris, Éditions Jouve, 1939 ; et S. Desan, « Transatlantic Spaces of Revolution : The French Revolution, Scioto mania, and American Lands », *Journal of Early Modern History*, n° 12, 2008, p. 467-505.

⁶ J. Moreau-Zanelli, *Gallipolis*, *op. cit.*, p. 147.

résume Madame de Beaumont en février 1790⁷. Et pourtant, en dépit de leurs affaires florissantes, Joel Barlow et William Playfair sont confrontés à un problème dont les conséquences deviennent de plus en plus incontrôlables : depuis le début de leur entreprise, ils commercialisent des terres dont ils ne détiennent pas les titres de propriété.

Une initiative désastreuse

Afin de comprendre le drame humain et financier qui se prépare pour les émigrants français sur les rives de l'Ohio, il est nécessaire de se pencher sur l'origine et le fonctionnement de la compagnie à laquelle ils ont confié leur avenir et leurs biens. En octobre 1787, une compagnie américaine regroupant une majorité d'anciens combattants de la guerre d'Indépendance – la Compagnie de l'Ohio – avait obtenu du Congrès américain des droits de préemption sur une superficie de trois millions d'acres situés dans la région du Scioto. Le contrat stipulait que la compagnie devait procéder à quatre versements de 500 000 dollars afin de recevoir, au terme de chaque paiement, un quart de la superficie totale. Ce sont ces droits de préemption que les responsables de la Compagnie de l'Ohio cherchent bientôt à revendre à de gros investisseurs européens. À cette fin, ils font appel à Joel Barlow, un diplômé de Yale au parcours erratique qui, après avoir été professeur et chapelain, devint directeur d'un journal puis avocat. En 1787, Barlow connaît un succès d'estime à la publication d'un poème épique, *The Vision of Columbus*, qui se distingue davantage par son patriotisme exalté que par ses qualités littéraires. En dépit de sa faible expérience des affaires, Barlow est choisi par la Compagnie de l'Ohio afin de représenter ses intérêts en Europe. En mai 1788, il s'embarque pour Le Havre avec la mission de vendre ou d'hypothéquer les droits de préemption du Scioto...

⁷ Extrait du *Bulletin général des journaux de Madame de Beaumont*, n° 43 (5 février 1790), cité par S. Desan dans « Transatlantic Spaces of Revolution », art. cité, p. 480.